

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	3 (1865)
Heft:	45
Artikel:	Bernard de Menthon : (fondateur des hospices du St-Bernard) : [6ème partie]
Autor:	F.N.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-178205

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bernard de Menthon.

(fondateur des hospices du St-Bernard).

VII.

Nous touchons au moment le plus intéressant et le plus solennel de notre récit : l'extinction des dernières traces du paganismus dans les Alpes, obtenue par la destruction des idoles dont on se servait pour rendre des oracles, et leur remplacement par de pieuses fondations. Nous nous garderons bien d'imiter l'exemple de nos exégètes modernes, qui arragent le texte à leur fantaisie, allongent ou raccourcissent les anciens documents pour pouvoir les placer facilement dans le lit de Procuste de leurs exigences rationalistes ; nous avons trop de respect, et je dirai presque trop de piété filiale, pour que nous nous permettions de telles altérations. Sachant que le merveilleux est l'élément indispensable de la légende religieuse du moyen-âge, et forme pour ainsi dire le fond d'or dont l'éclat ne sert qu'à rehausser les figures, nous imiterons la main délicate de l'habile restaurateur, qui n'a d'autre ambition que celle de faire revivre la fraîcheur et le brillant des couleurs ternies.

L'idée dominante de Bernard, qui lui avait fait renoncer à ses études philosophiques et juridiques à la Haute-Ecole de Paris, pour les remplacer par celles de la théologie, qui lui avait fait changer ses habits de chevalier contre ceux d'un pèlerin, pour l'exécution de laquelle il avait renoncé aux jouissances du monde afin de choisir les privations d'une vie solitaire et pleine d'abnégation, l'idée de remplir une mission analogue à celle de son patron St-Nicolas et de St-Boniface, cette grande et belle résolution n'avait point été étouffée par la mortification de la vie ascétique, ni obscurcie par l'éclat des honneurs ; son cœur avait même éprouvé l'effet contraire ; sa sainte ardeur, si longtemps contenue et réprimée, avait gagné en énergie et avait tellement embrasé toute son âme, que la moindre parole, le moindre signe suffisaient pour en faire jaillir les flammes.

Un soir que Bernard se promenait au jardin du couvent, tout occupé de son entreprise, et qu'il se faisait de secrets reproches de l'avoir ajournée si longtemps, un frère servant vint en toute hâte lui annoncer qu'une troupe de pèlerins, accompagnés d'une grande-soule de campagnards et de citadins, assiégeait la porte, que tous avaient l'air effaré et qu'ils demandaient avec instance à parler au vicaire-général.

Bernard était accoutumé à donner souvent audience, non-seulement à ses propres ouailles, mais aussi à des personnes étrangères que sa réputation de prédicateur amenait à Aoste, et qui venaient auprès de lui pour lui exprimer leurs sentiments de respect et de vive gratitude, ou pour lui demander des conseils ; mais ce grand nombre de pèlerins qui venaient tous à la fois heurter à la porte du couvent, cette foule consternée qui les accompagnait, tout annonçait à Bernard que ce n'était point là une de ces visites ordinaires venue pour réclamer sa bénédiction. Un secret pressentiment lui disait que le ciel l'appelait pour une grande mission, et que Dieu l'avait choisi comme l'instrument de sa volonté suprême.

« Introduisez les pèlerins, dit-il au frère servant, et dites aux autres d'attendre quelques instants, je les écouterai dès que j'aurai congédié les étrangers. »

Quelques moments après, les pèlerins vinrent trouver Bernard au jardin pour lui demander sa bénédiction avant d'exposer le motif de leur visite. Ils s'agenouillèrent devant l'homme éminent dont la tête portait déjà l'auréole du saint apostolat, et après avoir reçu les soulagements de la parole divine, dont la bouche de Bernard faisait un si noble usage, le plus âgé des pèlerins lui dit d'une voix entrecoupée de soupirs : « Hélas ! notre révérant père, ce n'est pas dans des circonstances aussi tristes que celles dans lesquelles nous nous trouvons à cette heure, que nous pensons jouir de la faveur de votre audience, en quittant notre château. Notre bien-aimé maître, le vaillant comte de Miolans, espérait bien profiter de son passage par la ville d'Aoste pour vous porter le tribut de son hommage et de sa vénération ; mais il

était bien loin de penser qu'il aurait besoin de votre secours et de votre protection pour le sauver du plus grand danger et peut-être de la mort. » « Le comte de Miolans, dit Bernard vivement, en cherchant à contenir son émotion, afin de ne pas se trahir lui-même au pèlerin qui venait de parler et qu'il avait très bien reconnu. De quel danger parlez-vous ? ajouta-t-il, et quel est l'accident fâcheux pour lequel vous réclamez mon secours ? » « Les pèlerins que vous voyez devant vous, répondit le pèlerin, sont les vassaux du comte de Miolans, et moi-même je suis son majordome. Notre maître nous a choisis pour l'accompagner et lui servir de cortège dans un pèlerinage qu'il a entrepris pour remercier son patron St-Maurice, de l'avoir protégé dans une bataille sanglante. »

« C'est donc de la ville d'Agaune et de l'abbaye de St-Maurice que vous venez, dit Bernard, avec un empressement et une curiosité que les circonstances justifiaient complètement. Quel motif vous a donc fait prendre la dangereuse route du Mont-Joux ? Car je suppose que vous arrivez par ce chemin ? »

« C'est à juste titre que vous lui donnez ce nom, répondit le majordome ; plutôt à Dieu que notre maître n'eût jamais eu l'idée de pousser son pèlerinage jusqu'à Rome, nous n'en serions pas maintenant réduits à pleurer la perte de notre maître cher ! » « C'est sans doute Procus, cet infâme chef de brigands, ce vautour des Alpes, qui vous a tenus dans ses griffes ? Les habitants de Saint-Pierre vous ont-ils donc refusé l'assistance et l'escorte qu'il accordent à tous les pèlerins ? » « Pour éviter toute rencontre avec cet homme sanguinaire, deux campagnards que nous rencontrâmes près d'Orsières nous conseillèrent de passer par le col de Ferret et par Courmayeur ; nous les choisîmes pour guides, et c'est justement leur conseil pernicace qui nous fit tomber dans les embûches du brigand redoutable. » — Vous vous êtes égarés sans doute dans les gorges et les ravins de ces montagnes ténébreuses ? Vos guides vous ont-ils trompés, ou se sont-ils trompés eux-mêmes ? » — « Il nous est pénible de croire que des chrétiens puissent se coaliser avec des hommes sans foi ni loi pour maltraiter et piller leurs frères ; mais la conduite de nos guides nous paraît suspecte. Après une journée de marche, au moment où nous crûmes atteindre Courmayeur, ils eurent l'air extrêmement embarrassé, et nous déclarèrent enfin qu'ils s'étaient égarés du bon chemin, et qu'il leur était impossible de reconnaître eux-mêmes l'endroit où ils se trouvaient. Que faire ? Il était trop tard pour rebrousser chemin, il fallait nous résoudre à passer la nuit à la belle étoile. A quelque distance de nous, il y avait une forêt sur la pente d'une montagne, au pied de laquelle un torrent impétueux roulait ses flots écumeux. C'est vers ce bois que nous dirigeâmes nos pas, pour y chercher un gîte et un abri contre le vent glacial qui foulait nos visages et qui menaçait d'engourdir complètement nos membres fatigués. »

« Malheureux ! que me dites-vous ? Cette forêt, je la connais bien, il fallait l'éviter soigneusement, elle sert de repaire à cette horde de brigands diaboliques qui infestent nos montagnes. Vos guides, il ne faut plus en douter, étaient des traîtres qui vous ont conduits dans ce piège, pour vous faire rançonner par les brigands et pour partager le butin avec eux. Il n'est pas possible qu'ils n'aient pas connu ce lieu dangereux et les hôtes qu'il héberge. » (La suite au prochain numéro.) F. N.

La commune de B., sans cesse en contestation avec sa voisine au sujet de leur cimetière commun, prétendait avoir seule le droit d'y ensevelir ses morts, et, un beau jour elle fit graver, sur la porte de ce cimetière, cette inscription qu'on y lit encore aujourd'hui : *Ici on n'enterre que les morts vivant dans cette commune.*

L. MONNET ; — S. CUENOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.